



HAL
open science

LE CRAPAUD DE FABRE SOUS LE SOLEIL DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. LE CRAPAUD DE FABRE SOUS LE SOLEIL DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE. Lou Prouvençau a l'Escolo, 2008, pp.96-108. hal-01075604

HAL Id: hal-01075604

<https://hal.science/hal-01075604>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CRAPAUD DE FABRE SOUS LE SOLEIL DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE

Pour tous Fabre est un savant, l'entomologiste incontournable du XIX^{ème} siècle, l'ami de Moquin-Tandon et de Darwin. C'est celui qui, avec humilité et provençalité, a ouvert des pans entiers d'investigations botaniques et zoologiques. Et pourtant, prenons la gageure de montrer, à travers un seul poème, qu'il est nécessaire de compléter cette image – juste, au demeurant – par celle du philosophe-Fabre, du penseur moral, du métaphysicien. Après tout, l'arbre de la philosophie n'illustre pas à lui seul tous les domaines de recherches possibles, et les premiers philosophes présocratiques n'étaient-ils pas presque tous mathématiciens ? La prosodie régulière du poème (3 octosyllabes suivis d'un alexandrin – et ce deux fois par strophe) semble en tout cas être une marche régulière vers une conclusion philosophique.

Ce parcours philosophique commence par un éclatant oxymore : *filousofe di fangas*. « Philosophe » renvoie à l'éthéré, éventuellement à Platon et à son monde supranaturel, et « bourbiers » (*fangas*) au terrestre et à la bestialité. Derrière cette formulation peut facilement se cacher une évocation des diverses écoles philosophiques qui ont côtoyé ou succédé Platon et Aristote. La position du crapaud, vautré dans sa boue, n'est pas sans lien intellectuel avec les « chiens » cyniques ou la vie « terre à terre » des épicuriens du jardin.

Ici il y a un mélange de détails zoologiques (observons le champ lexical technique : *alisca la coudeno, viscous, la pato...*) et d'anthropomorphismes, qui ramène le crapaud à une vision, sous forme animale, de l'humain ventripotent et hédoniste (épicurien, au sens dérivé).

Donc, la discussion peut très bien être celle d'un platonicien de l'Académie et d'un hédoniste-jouisseur sous couvert d'une discussion entre un animal et un humain. Le jeu verbal est habituel dans les dialogues de Platon, puisqu'ils opposent très souvent deux théoriciens dans une célèbre *disputatio* (prenons le cas, par exemple, du *Cratyle*, faisant s'affronter Hermogène et Cratyle sur la question du langage). Si le texte a une base scientifique, disons qu'il a aussi vocation philosophique et polémique.

Les arguments, d'ailleurs, ne sont pas tendres et la joute verbale et intellectuelle semble d'emblée être rude. Le crapaud, pâtissant de cette confrontation, se voit affublé d'une série de termes peu ragoûtants tels *viscous, bedeno, coudeno* aboutissant quelque peu à la conclusion prématurée qu'il n'a qu'une *closco aplatido*, détail à la fois technique (la forme du crâne du crapaud) et symbolique : crâne plat, sans cervelle, sans idées... Il y a donc à la base un dénigrement du personnage du crapaud. De loin en loin apparaît la structure d'ensemble du poème : crapaud abruti (au sens étymologique : animal), crapaud subtil (dispensateur d'arguments philosophiques matérialistes), crapaud non humain (car l'humain – on le verra à la fin du texte – est supérieur).

L'idée de supériorité du narrateur-questionneur est flagrante à la fin de la strophe 1. Le *charren* – censé donné l'idée d'une égalité de parole entre les deux personnages – se mute vite en *digo-nous ço qu'as dins ta closco aplatido*, démystifiant par là toute créance accordée *a priori* dans les arguments futurs de l'animal. D'ailleurs, en début de strophe suivante, le narrateur précisera au crapaud qui fut Platon, soulignant l'absence de connaissances intellectuelles et de bases culturelles de son interlocuteur.

Cette strophe 2 est toute dévolue à la description de Platon – par le retraitement de Fabre. Nous y retrouvons l'attitude de Socrate (*questiouna sis envita*) : poser des questions – souvent naïves (c'est le principe de l'*eirôneia* grecque) -, s'entourer d'intellectuels ou de penseurs-amis (*la saberudo soucieta*) qu'il bouleverse dans leurs certitudes, s'interroger sur les grands pans de la philosophie (tel, par exemple, le fameux « qu'est-ce que la justice ? »). Ici les questions philosophiques fondamentales sont l'Esthétique (*lou Bèu*), la Morale (*lou Bon*) et l'Ontologie (*lou Verai*) - et l'Epistémologie qui en est l'outil d'investigation. (On

remarquera au passage que Fabre a mis, en bon platonicien, une majuscule à chacun des termes.) Ce champ de travail sera celui à partir duquel Aristote étudiera...

Platon est, dans le poème de Fabre, un peu plus même que Socrate. Là où Socrate en était seulement à poser de naïves questions et en arrivait à la conclusion célèbre que, en latin, *unum scio quod nihil scio* (je sais une chose c'est que je ne sais rien), Platon, lui, « Disait le Beau, le Bon et le Vrai des choses ». La tâche paraît ainsi bien ardue, à première vue, pour le crapaud s'il veut s'opposer au maître de la pensée antique – et conséquemment à son zélateur et héraut que représente le narrateur.

Pourtant nous pourrions dire que le batracien a pour lui une force rabelaisienne, celle des « buveurs très illustres » et des « vérolés très précieux » du prologue de *Gargantua*, synecdoque d'un courant de pensée plaçant le but de la vie dans les plaisirs physiques et la volupté des sens. Bref, toute une philosophie terrestre... Et même matérialiste. Souvenons-nous qu'autour de la période socratique s'érigent des figures telles que Leucippe (présocratique) ou Démocrite (aîné de Platon de 30 ans) affirmant que l'univers n'est que matière et qu'il se résout à la matière. Les conclusions existentielles d'une telle vision du monde sont rapides : *carpe diem* et profitons des plaisirs qui résident précisément... dans la matière !

Le crapaud va prendre le rôle du philosophe matérialiste et le narrateur du philosophe platonicien.

Les arguments et les réponses du crapaud sont facilement rattachables au courant de pensée qu'il est censé défendre. En affirmant que la beauté se résume à sa femelle, l'animal déploie un argument matérialiste. Point de notions spirituelles ici, la beauté de la crapaude est toute corporelle : bavette, poitrine, pattes. Derrière cet argument se profile celui du centrisme culturel donc de la relativité et de l'appréciation des choses à l'échelle micro-sociale ou individuelle. Le père de l'école sceptique, Pyrrhon (IVe–IIIe siècle avant J.C), voyagea dans l'armée d'Alexandre et s'aperçut de la différence des codes de valeurs selon les peuples qu'il avait rencontrés. Le préambule du crapaud : *pèr iéu*, entre en résonance avec la constatation pyrrhonienne. Il n'y a point de vérité universelle mais une vérité subjective et même ici raciale, de la race des crapauds. Poussons encore l'anticipation philosophique : il y a même une pointe d'empirisme dans les propos de l'animal. L'affirmation : *rèn, soutu la capo d'ou cèu, la vau*, résulte d'une longue expérience du monde et de la confrontation avec les autres animaux. Pour le crapaud, il n'y a pas plus belle que la crapaude. Bien entendu, la pensée sous-jacente de Fabre est celle d'un enfermement, dû à la condition même de tout individu sur cette planète, de tout un chacun à n'apprécier le monde qu'à l'aune de sa subjectivité. Car bien entendu, l'effet des arguments du crapaud sur le lecteur (bavette jaune, grosses pattes, poitrine gonflée) est plutôt rédhibitoire pour un lecteur humain. Il y a donc là un jeu d'incompréhension réciproque entre l'humain et la bête. C'est tout le problème de la relativité et des choses appréciées (on se plaira à relire sur ce sujet le début des *Etats et empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac). Pour montrer à quel point les arguments sont aussi valables du côté animal que du côté humain, Fabre bâtit tout un système de similitudes entre le courtoisement du crapaud et celui d'un éventuel troubadour. Repérons le champ lexical : *sero, estello, braso, pitre, maset*. Les termes employés ne dépareraient pas dans des scènes d'aubades ou de sérénades, reprises pour l'heure dans le cadre romantique du XIXe siècle de Fabre. Au passage - chose fréquente dans l'ensemble de la production littéraire de Fabre - un trait d'humour vient émailler la démonstration. Le mâle chante tel un amoureux transi et renoue avec la tradition comique de l'anthropomorphisme des animaux. C'est presque un procédé récurrent chez Fabre, qui étaye la pensée bergsonienne que le comique non-humain n'existe pas.

En passant de la strophe 4 à la strophe 5, c'est-à-dire en passant de l'argument esthétique à l'argument moral, Fabre poursuit sa veine comique. Un calembour ouvre la

réponse du crapaud : il répond *bon* sur le plan gustatif, le narrateur lui demandait *bon* sur le plan moral. L'anecdote est on ne peut plus symbolique ; il semblerait même que nous nous situions dans le thème de l'incommunicable (bientôt sartrien), les deux interlocuteurs n'entrevoient pas vraiment ce dont l'autre parle. L'ambiguïté continue avec l'expression *a la vertu (de me metre en riboto)*. La seule vertu (donc morale) reconnue par le crapaud est celle d'avoir bon goût dans sa bouche, dans son estomac (*lou perus*). C'est une philosophie du ventre, du plaisir physique et gustatif (on relira cette fois-ci les discours de Sganarelle sur le tabac à l'extrême début de *Don Juan*). Et Fabre de développer les termes voluptueux : *lard, melico, douçamen, deliciousamen...* Une fois encore, comme cela avait été le cas pour la question esthétique, nous repérons le problème de la relativité – du goût cette fois-ci. L'enseignement est le suivant : ce qui est bon pour moi (et à quel point !) ne l'est pas forcément pour toi (lecteur ou narrateur). D'où l'accentuation sur la figure du *tavanmerdassié* qui sent le musc. La relativité des goûts éclate ici derrière le double oxymore : matière fécale-musc, déjection-parfum. On pourrait même dire que derrière l'argument de la relativité philosophique, se profile un argument scientifique: celui de la combinaison des molécules, qui est également celui de la chimie en matière de parfumerie puisque, et Fabre le sait, c'est avec les matières les plus abjectes qu'on fabrique les plus doux parfums.

La pensée hédoniste du crapaud, que le poète évoque implicitement est que l'animal jouit plus de la vie car rien ne l'écoeure (*despichous es pas moun defaut*), à la différence de l'homme souvent rebuté – et rebuté souvent par la pensée. La conclusion est simple : l'animal jouit plus, car il se contente de moins, et se repaît de tout (jusqu'aux *poucelet* nuisibles). Cette idée est à la fois cynique et épicurienne : il s'agit d'opérer un dépassement des valeurs sociales (là est le côté cynique) et de trouver le bonheur dans la nature et l'assouvissement des besoins qu'elle nous ordonne, sans chercher trop loin ce même assouvissement (là est le côté épicurien). A l'appui des fameux plaisirs *naturels et nécessaires*, le raisonnement du crapaud tient du syllogisme implacable :

- 1) le bonheur réside dans la réalisation des plaisirs naturels
- 2) l'animal étend, plus que l'homme, la palette de ses plaisirs
- 3) l'animal est donc plus heureux que l'homme.

Cette déduction, que ne renieraient guère de libres penseurs du XVII^{ème} siècle français, tels Saint-Pavin ou Théophile de Viau, est une étape idéologique du poème. A ce stade, le texte de Fabre révèle une véritable sagesse animale.

Pour le chapitre concernant le Vrai, les choses évoluent. Nous dépassons allégrement le cadre du relativisme précédemment évoqué, pour aboutir à une occultation pure et simple du problème par le crapaud. Après cynisme et épicurisme, voici un argument sceptique : la vérité n'est pas à portée humaine, ni même animale. Le crapaud hausse le ton : la strophe 8 conspu un humain trop prétentieux dans ses projets philosophiques. Le narrateur est taxé de *mourre pelous*, de *faço paloto* et de *bedigas* ! Oserons-nous nous-mêmes taxer Jean-Henri Fabre d'hypocrite ? Un scientifique, par nature assoiffé de vérité objective et indéniable peut-il se faire le héraut de la relativité subjective, et dénier la possibilité d'une accession à la vérité ? On l'aura compris : l'argument du crapaud est un tremplin pour un argument futur de Fabre (qui arrivera en fin de poème) et qui transcendera l'avis du crapaud.

Pour lors, les strophes 7 et 8 font la suture entre le futur avis de Fabre – qui culminera – et les pensées hédonistes et nihilistes (sur le plan de la connaissance de la Vérité) précédemment édictées. Il est à noter, d'ailleurs que, pour l'instant, le narrateur n'a toujours pas donné ses positions sur les diverses questions abordées. Il n'accaparera la parole qu'aux strophes finales (9, 10 et 11).

Cette suture ressemble fort aux réflexions que le XVIII^{ème} siècle français a formulées. Que ce soit chez Diderot ou Voltaire, et malgré une soif de vérité certaine, on place des limites à l'entendement humain. Les questions philosophiques restées sans réponses ont

souvent la seule capacité de laisser l'homme dans le chagrin et la misère. La fin de *Candide*, par exemple, aurait de quoi satisfaire le crapaud de Fabre : colère du théologien arabe devant un Pangloss qui s'évertue à apporter des théories sur chaque phénomène du monde, et sagesse finale d'un « il faut cultiver notre jardin », dont l'adjectif possessif fait fort penser à ceux de Fabre (*ta barboto, ta grapado*), et dont le « jardin » n'est peut-être pas, non plus, sans évoquer les philosophes du jardin, autrement dits les épicuriens. Dans le même texte voltairien, le théologien refuse toute plainte d'humains envers l'Éternel sur leur condition, de même que Fabre, en poursuivant la réflexion, fait dire au narrateur par le crapaud : *Qu'es aquéu qu'a tout e que rouviho ?*

Fabre, en gros, jusqu'à la strophe 8 incluse, a brossé un panorama des philosophies matérialistes, hédonistes et post-épicuriennes, depuis les présocratiques jusqu'à Voltaire, sans tomber dans l'intertexte précis. A partir de la strophe 9 il dépasse le matérialisme et donne son point de vue. Dans un jeu subtil de mise en abîme, et de rapports intra/extra/fictionnel, cela donne l'injonction : *Escouto lou mourre pelous*, placé justement, comme une charnière, en début de strophe 9. Le passage à la première personne, du narrateur cette fois-ci, peut se faire.

Autre suture : le début de l'argumentation du narrateur est une validation des pensées du crapaud, voire une envie à leur sujet. Les expressions *santo simplicita, nescige benesi*, alliant des vocables presque antinomiques ou alors anciennement associés dans une théorie, encore dix-huitiémiste, du *bon sauvage*, (ou du *beati pauperes* spiritu évangélique) sont là pour faire allégeance auprès du crapaud.

Toutefois, l'idée d'incommunicabilité se retourne contre le crapaud dès la strophe 10. La bête est inconsciente, aveugle sur l'état du monde, le Vrai, par restriction intellectuelle (c'était l'argument du début du poème). La référence implicite à la Caverne de Platon (que l'on peut débusquer à travers le « *souto ta lauso, la verita jamai luis* ») épaulé une pensée vieille de plusieurs siècles, mais toujours apte à dépasser le matérialisme épicurien ou cynique. Fabre, à partir de cette référence, re-brosse un tableau de la philosophie et des arguments platoniciens. Les soleils, pluriels évoqués dans la dernière strophe, vont illustrer toute la différence de visions du monde, mais différence aussi entre les divers êtres de cette planète. Le premier soleil est celui qui éclaire le réel immédiat et matériel, physique (on se souvient des ombres de la Caverne prises comme lumières), le second celui de la Vérité, de la sagesse, des Formes de Platon.

L'homme, au terme du poème de Fabre, est le seul à pouvoir considérer, observer ce deuxième soleil, ce deuxième niveau – et du coup à accéder à l'intemporel des Formes ou des Idées, et ainsi à prendre part à l'Éternité elle-même (on relira cette fois le *Phédon*).

Le coup de théâtre du texte est là : l'entomologiste donne une définition de l'homme et, conséquemment, se fait tout autant spécialiste des bêtes qu'anthropologue. Par le principe des contrastes, l'une des techniques épistémologiques, l'homme a pu être défini par ce qu'il n'est pas, à savoir l'animal – que Fabre connaît par-dessus tout. Une ontologie de l'homme est donc formulée dans le texte.

Pour achever, derrière l'argument platonicien se cache un argument judéo-chrétien. La place particulière et à part de l'homme dans la Création génésiaque prépare la position intellectuelle et philosophique de l'homme dans l'Évangile. Si le crapaud se contentait d'être heureux à seulement manger et tirer profit de sa position matérielle, il est écrit : « l'homme ne vivra pas que de pain seulement » (Matthieu, IV, 4).

Définition de l'animal, définition de l'homme, poids intellectuel de l'Évangile. Et si, de Digne à Sérignan, Jean-Henri Fabre était aussi l'héritier de Pierre Gassendi ?

LOU GRAPAUD

Oh! filousofe di fangas,
Tu que tirasses ta bedeno
De mato en mato de jouncas,
E de la pato, au fres, t'alisques la coudeno;
Oh ! boudenfle e viscous grapaud,
Sian de lesi, jouncho finido:
Entre ami, charren dounc un pau,
E digo-nous ço qu`as dins ta closco aplatido.

Ancian tems, dison que Platoun,
Un capoulié de la paraulo,
Em' un flasquet dóu bon cantoun,
S'óupilavo de-fes, à la vesprado, à taulo,
A questiouna sis envita.
La coupo en man à chasco pauso,
La saberudo soucieta
Disié lou Bèu, lou Bon e lou Verai di causo.

Faguen ansin.—De-qu'es lou Bèu?
— Pèr iéu, lou Bèu es la grapaud.
Rèn, souto la capo dou cèu,
La vau, quand au printèms a pres sa jauno faudo
E sa baveto blanco. Noun,
Rèn vau sa peitrino boufado,
Si pato poupudo, que soun,
Lou dirias, facho au tour pèr li man d'uno fado.

Pèr la vèire un moumen, pauras!
De-sero, au dardai dis estello,
Sorte plan-plan de moun clapas
E d'un ciéucle de braso atube mi parpello.
Acò 's pas proun de la bela
De liuen: moun pitre crentous auso,
De sa voues rauco, rampela
La superbo grapaud au maset de ma lauso.

— Passen. Lou Bon, de-qu'es pèr tu?
— Pèr iéu, lou bon es la barboto.
S'es grasso à lard, a la vertu,
Sènso m'assadoula, de me metre en riboto:
Es melico pèr lou perus!
Acò douçamen vous gatiho
De-long ounte lou ruscle prus
E deliciousamen dins lou gavai s'esquiho.

Es bon peréu lou grihet brun
Que destousque foro sa baumo;
Es bon, quand volo au calabrun,

Lou tavan-merdassié, que sènt lou musc qu'embaumo.
Despichous es pas moun default:
Me regale emé la racaio
Di poucelet que prenon sau
Au saupètre susa pèr li vièi muraio.

— Vai bèn. E pièi, qu'es lou Verai?
Que n'en penses dins ta cabosso?
— N'en pense rèn: pamens dirai
Un mot après d'un vièi qu'avié roula sa bosso:
De ço que nous regardo pas,
Disié, nous roumpen pas la tèsto,
Car nifla plus liuen que soun nas
Es marrit i grapaud; pichot, es uno pèsto.

Niflariés plus liuen, tu, l'ami,
Mourre pelous, faço paloto?
Pèr bèn dina, pèr bèn dourmi,
As lou Bèu, ta grapaud, as lou Bon, ta barboto;
E, te fau mai! Dins li fangas,
Li tèsto-d'ase, ma famiho,
Te tratarien de bedigas
E dirien: Qu'es aquéu qu'a tout e que rouviho ?

Escouto lou mourre pelous,
Brave grapaud: de ta sagesso
De-fes, segur, sariéu jalous
Quand la fougno me pren en de jour de tristesso.
As la santo simplecita
Dóu bestiàri que fai ripaio,
Caligno e niso, esvedela
Dins lou fres de la bouvo o la caud de la paio.

As lou nescige benesi,
L'indiferènci tranquilasso
De tout, foro de ti plesi;
Te demandes jamai ço que tant nous alasso
E, pecaire! tant nous gausis
A rambaia. Souto ta lauso,
La verita jamai luis.
Que t'enchau lou Verai e la resoun di causo?

Aquéu soulèu n'es pas lou tiéu.
Se de l'autre la calour raio
Pèr tu, grapaud, coume pèr iéu,
Lou soulèu dóu Verai trelusis e dardaio
Rèn que pèr l'ome. Lou tavan
E lou grihet soun ta pasturo;
De verita mai que de pan,
A mens d'èstre grapaud, l'ome fai nourrituro.

LE CRAPAUD

Oh ! philosophe des borbiers,
Toi qui traînes ta bedaine
De touffe en touffe de jonc,
Et de la patte, au frais, te lisses la couenne ;
Oh ! gonfle et visqueux crapaud,
Nous sommes de loisir, le demi-journée finie ;
Entre amis, causons donc un peu,
Et dis-nous ce que tu as dans ton crâne aplati.

Autrefois, on dit que Platon,
Un maître de la parole,
Avec un flacon du bon coin,
Prenait plaisir, parfois, le soir, à table,
À questionner ses invités.
La coupe en main à chaque pause,
La savante société
Disait le Beau, le Bon et le Vrai des choses.

Faisons ainsi. — Qu'est-ce que le Beau ?
— Pour moi, le Beau, c'est la crapaude.
Rien sous la calotte du ciel,
Ne la vaut, quand au printemps elle a pris son tablier jaune
Et sa bavette blanche. Non,
Rien ne vaut sa poitrine bouffie,
Ses pattes charnues, qui sont,
On le dirait, faites au tour par les mains d'une fée.

Pour la voir un instant, moi pauvre énamouré,
Le soir, à la clarté des étoiles,
Je sors doucement de mon clapier
Et d'un cercle de braise j'allume mes paupières.
Ce n'est pas assez de l'admirer
De loin, ma timide poitrine ose,
De sa voix rauque, convier
La superbe crapaude à la cabane de ma pierre plate.

— Passons. Le Bon, qu'est-il pour toi ?
— Pour moi, le Bon c'est la blatte.
Grasse à lard, elle a la vertu,
Sans me griser, de me mettre en ribote :
C'est friandise pour l'estomac ;
Cela doucement me chatouille
Tout au long où la faim me démange,
Et délicieusement glisse dans le jabot.

Est bon aussi le grillon noir
Que je rencontre hors de son terrier ;
Est bon, quand il vole au crépuscule,

Le scarabée-stercoraire, qui sent le musc et embaume.
Dédaigneux n'est pas mon défaut :
Je me régale avec la racaille
Des cloportes qui prennent sel
Au salpêtre sué par les vieilles murailles.

— Cela va bien. Et puis, qu'est-ce que le Vrai ?
Qu'en penses-tu dans ta cabosse ?
— Je n'en pense rien ; Cependant je dirai
Un mot appris d'un vieux qui avait roulé sa bosse :
De ce qui ne nous regarde pas,
Disait-il, ne nous cassons pas la tête,
Car renifler plus loin que son nez
Est mauvais pour les crapauds ; petit, c'est une peste.

Reniflerais-tu plus loin, toi, l'ami,
Face poilue, visage pâle ?
Pour bien dîner, pour bien dormir,
Tu as le Beau, ta crapaute, tu as le Bon, la blatte ;
Et il te faut davantage ! Dans les bourniers,
Les têtards, ma famille,
Te traiteraient de sot
Et diraient : Quel est celui-ci qui possède tout et qui murmure ?

Ecoute, la face poilue,
Brave crapaud : de ta sagesse
Parfois, assurément, je serais jaloux
Quand le dépit me prend en des jours de tristesse.
Tu as la sainte simplicité
De la bête qui fait ripaille,
Courtise et nidifie, étendue
Dans le frais de la boue ou le chaud de la paille.

Tu as l'ignorance bénie,
L'indifférence tranquille
De tout, en dehors de tes plaisirs ;
Tu ne te demandes jamais ce qui tant nous fatigue
Et, misère de nous ! tant nous use
À récolter. Sous ta dalle,
La vérité jamais ne luit.
Que t'importent le Vrai et la raison des choses ?

Ce soleil-là n'est pas le tien.
Si de l'autre la chaleur se répand
Pour toi, crapaud, comme pour moi,
Le soleil du Vrai resplendit et rayonne
Rien que pour l'homme. Le scarabée
Et le grillon sont ta pâture ;
De vérité plus que de pain,
À moins d'être crapaud, l'homme fait nourriture.